

Le conteur de Mogador

Mogador, ville fortifiée témoignant d'un passé riche qui apparaissait à travers l'histoire plusieurs civilisations remontant aux Phéniciens, passant par les Carthaginois, allant aux Romains et arrivant jusqu'aux Portugais. Un port d'attraction pour tous les navires qui descendaient les côtes marocaines, où on pouvait se ravitailler de toutes sortes de merveilles : sel, sucre, épices, céréales, aloses, pourpre, poudre d'or, plumes d'autruches, chevaux et tissus ...

Quand vous êtes à Mogador, vous vous sentez en voyage permanent. Vous voguez dans le temps et l'espace. Chaque ruelle, chaque maison, chaque porte vous emporte à travers les siècles. Vous remontez jusqu'au 1^{er} siècle avant J.C, sur les îles Purpuraires où le roi romain Juba II avait bâti ses célèbres galères.

Vous passez d'extase en extase, la beauté vous pénètre. Vous vous sentez envahis par la sérénité et le calme des ruelles bordées de maisons blanches aux volets bleus ! Tout vous interpelle, tout vous invite à déguster la saveur et la beauté de ce royaume de tous les temps. L'odeur du thé à la menthe vous submerge et se perd dans celle du bois de thuya, de citronnier, d'ébène que les mains habiles des artisans convertissaient depuis l'éternité en œuvres d'art.

Mogador méritait ainsi être protégée. Sur la skala de la kasbah s'alignaient les célèbres canons qui remontent quinze siècles auparavant. Toujours prêts, bien entretenus, tels des soldats acharnés, des chevaliers d'honneur qui persistent à sauver et à défendre leur terre jusqu'au dernier souffle.

De la kasbah se propageaient des remparts qui protégeaient la ville. Chaque jour les habitants et les visiteurs de la ville se joignaient à ce décor pour dessiner un tableau de tolérance et de réconciliation entre les peuples et leurs cultures. Les couleurs locales se mélangeaient avec celles de l'Occident puis celles de l'Orient. Un dialogue de paix et de pardon.

A cette harmonie de béton et juste en face de la kasbah, on pouvait s'offrir le plaisir d'admirer de près des colonies d'oiseaux, des mouettes et des goélands. Chaque après-midi les habitants de Mogador avaient droit à un spectacle invraisemblable. Du fond des colonies d'oiseaux surgissait le Sergent Slimane. On le nommait le « *Chargeane* des mouettes ». Ancien combattant. Sans famille. Aucun souvenir des siens, sauf son passé militaire qu'il ne cesse de revivre à chaque moment de la journée. Un demi-ballon en plastique sur la tête lui servant de casque, une tenue militaire verte tout usée sur laquelle il avait collé des couvercles de coca-cola en guise de médailles, un pantalon qu'on lui avait offert lorsque le sien était complètement déchiré, chaussé d'une sandale en cuir au pied gauche et d'une espadrille au pied droit. Un bâton dont il ne se séparait jamais et qu'il utilisait comme fusil.

Il était toujours en guerre. Il imaginait des scènes de combat. Il tirait des balles de son arme, se faufilait entre les passants, se cachait, se mettait sur son ventre, criait, lançait des pierres en guise de grenades. Les oiseaux l'escortaient partout où il allait. On dirait qu'ils se distraient eux aussi.

Quand le Sergent Slimane était fatigué, il s'installait sur la muraille en face de la mer et méditait sur le monde.

Personne ne lui adressait la parole. On le considérait comme un fou. On n'écoutait jamais ce qu'il disait. Lorsqu'il passait dans les ruelles de la ville, c'était seulement pour récolter les sachets de

plastique qui contenaient le pain sec que les gens jetaient. C'était pour les mouettes, ce pain qu'il ramassait. Chaque jour vers dix-sept heures, les mouettes étaient au rendez-vous. Ils étaient ses seules auditrices. Il leur racontait ses aventures d'antan. Et pour les tenir près de lui, il leur jetait de temps en temps des croûtes de pain.

Quand il lui arrivait d'évoquer une scène violente, il criait et les oiseaux faisaient de même. Ils volaient sur place comme pour applaudir ou pour consentir.

De jour en jour le nombre des mouettes devenait énorme autour du Sergent Slimane. Enchantés par ce spectacle, les petits enfants de la ville apprenaient petit à petit à aimer le Sergent. Ils apprenaient aussi des oiseaux à écouter et à se tenir tranquilles. Ils apprenaient aussi à trouver du plaisir dans ses histoires. Il fallait seulement écouter.

Au début, ils étaient seulement trois : Salah, fils d'un pêcheur, Saïd, fils d'un meunier, et Mohamed, l'enfant prodige de Hlima, la voyante. Après, c'était le fils d'un instituteur, Si Mustapha, celui qui avait attiré une grande clientèle car sa présence rassurait en quelque sorte les autres enfants du quartier. Puis c'était le tour d'une dizaine d'enfants des autres quartiers.

Quand le conteur parlait tout le monde écoutait. Quand il évoquait une scène comique les enfants se tordaient de rire. On les entendait de si loin. Leur rire envahissait les dédales des ruelles.

Ils appréciaient surtout les scènes de violence où le Sergent bombardait les chars des ennemis ou lorsqu'il incendiait leurs récoltes à l'aide de rats qu'il submergeait d'essence et qu'il relâchait après avoir mis le feu. Il ne parlait pas seulement de son passé, la ville de Mogador était toujours présente dans ses discours.

– Cette ville, disait-il, a toujours été une terre de rencontre. Elle est enceinte de milliers de rêves et d'empreintes de milliers de marins, de soldats et de voyageurs. C'est un héritage de toute l'humanité. Elle est votre héritage. Vous devez la sauvegarder.

– Mais comment ? lui dit un jour le fils de l'instituteur.

– Ne tuez pas ce qui est vivant ! Ne salissez pas ses rues, ses murs et sa plage ! Ne tuez pas son sable avec vos sachets de plastique ! Respectez sa nature pour qu'elle vous respecte ! Regardez, et il désignait la plage, sur cette côte avaient amarré des centaines de voiliers, de chalutiers de bateaux, de canots et de chaloupes. Et sur cette plage, vous trouverez encore les traces de pas de toutes les nationalités. Aimez cette terre et elle vous aimera à son tour !

Ces récits paraissaient plaire aux petits enfants. Ils écoutaient avec plaisir et intérêt. Cet homme dont ils avaient toujours eu peur. Cet homme que les parents considéraient comme une source de danger pour leurs enfants, était devenu une source de savoir, un livre d'histoire qui retient aujourd'hui l'attention et le souffle des enfants des heures et des heures. D'ailleurs, c'était la seule distraction pour tous les enfants de la ville.

Les rencontres avec le conteur étaient devenues un rite que les enfants apprenaient à respecter.

Tout se passait à merveille dans cette ville de rêve. Sauf que petit à petit, des ordures, des déchets et des sachets de plastique submergeaient Mogador, cette ville antique. Elle fanait et flétrissait, elle devenait de plus en plus triste et sa beauté se métamorphosait en laideur et hostilité.

Les habitants avisés de ce danger et soucieux de faire de leur ville un site touristique, décidèrent de punir quiconque osant mettre ses ordures dans la rue. Il paierait une grosse amende.

Durant cette première semaine, les efforts se faisaient sentir et on pouvait toucher de près cette nouvelle ère où régnaient la propreté et la quiétude. Cela ne dura que quelques jours, puisqu'un matin c'était la plage qui était infectée de cette maladie du siècle.

La belle plage au sable doré, devint une décharge publique. Les gens, ayant peur de payer une amende, se précipitaient la nuit pour se débarrasser de leurs poubelles. La plage devint sale, écœurante et nauséabonde, un champ fertile de mouches, de moustiques et de maladies.

Les mouettes ne sont plus blanches. Elles étaient colorées d'un gris sombre et paraissaient de plus en plus malades. Elles avaient perdu leur agilité et leur souplesse. D'ailleurs, le Sergent Slimane l'avait remarqué. Il l'avait pourtant dit un jour à un groupe de passants. Ce jour-là il était en colère. Jamais personne ne l'avait vu dans un tel état. Il était debout sur le mur de l'enceinte et tenait par les ailes une mouette morte. Il délirait :

– Un jour, un jour, vous regretterez d'avoir sous-estimé la valeur de cette terre, et de ces créatures infirmes. Vous manquez de respect pour cet héritage inestimable. Vous êtes des ingrats. Oh ! Les ingrats que vous êtes ! Vous pataugez dans votre saleté. Un jour vous allez vous noyer dans vos eaux usées. Vous serez encerclés de vos déchets. Qu'avez-vous laissé à vos petits ? A votre progéniture ? A ces pauvres oiseaux sans défense ? Aujourd'hui vient de mourir une des mouettes. Demain ça sera le tour d'une autre et puis une autre. Un jour viendra le tour de vos enfants.

L'homme n'est qu'une créature parmi des milliers d'autres créatures. La terre n'est pas faite pour lui seul. Il n'est pas l'unique maître des lieux. Il faut croire au partage. Laissez vivre ces oiseaux en paix.

Il quitta ce lieu sous les applaudissements de la foule. Il se dirigea vers les rochers pour enterrer sa mouette.

– Le Sergent Slimane n'était finalement pas aliéné. Il a raison, se disait l'un des passants.

La pollution devenait un vrai embarras qui harcelait tous les esprits vivants. Les gens ne toléraient plus vivre dans de telles conditions. Il fallait faire quelque chose. Il fallait remédier à ce désastre.

Mais comment ? Les habitants avaient besoin d'un incident qui soit plus fort que la mort d'une mouette. Ils avaient besoin de la parole de quelqu'un qui ait plus de pouvoir qu'un aliéné. Mais quoi ? Qui ?

Seul le Sergent Slimane était conscient de l'ampleur de la situation. Il passait la nuit en douceur dans la plage. Il ramassait les tas de déchets qu'il traînait loin, bien loin de la ville et de la plage. Lui, au moins il avait peur pour ses mouettes et ses enfants. Ceux qui savaient l'écouter. Ceux qui croyaient à ses histoires.

Mais les efforts du Sergent restaient vains. La situation lui échappait d'entre les mains puisque ce jour-là il tomba malade et il manqua son rendez-vous avec les mouettes et les enfants.

Le pauvre homme agonisait près d'une montagne de déchets. Entouré de quelques mouettes, il se rappelait encore une scène de guerre dont il était le héros en Indochine. Il était un soldat réputé par son courage et sa bravoure. Il souriait, il se moquait de ces ennemis, ces êtres insensés. Il se croit toujours en guerre. La pollution est une vraie guerre et la guerre a besoin de ses hommes. Lui en était un.

Mais, avait-il aujourd'hui la même force, la même volonté ? Défendait-il la même cause qu'autrefois ?

Aujourd'hui il est faible, vieux, sans famille ni abri. Aucun soutien.

Vers dix-sept heures et sur les murailles de la kasbah, des dizaines de petits garçons et des centaines de mouettes attendaient avec impatience l'arrivée du grand conteur, ses belles histoires et ses

délicieuses croûtes de pain. Malheureusement, le Sergent Slimane n'était pas au rendez-vous. Une demi-heure plus tard, les mouettes se mettaient à s'agiter. Elles s'envolaient en lançant un cri bizarre, assourdissant. Désespérés, les enfants eux aussi se mettaient à crier, ils couraient dans tous les sens. C'était une rébellion.

Soudain un petit bossu arriva et leur annonça la mauvaise nouvelle :

– Ecoutez-moi, les enfants. Si vous voulez voir le Sergent, allez à la plage. Là-bas vous le trouverez par terre, à moitié mort. Il paraît qu'il est malade. Il faut le secourir.

Tous les enfants galopèrent dans la même direction. La foule emporta le petit bossu et il tomba par terre. Il ne pourrait se relever que lorsque le dernier des enfants passe. Mais ce qui était vraiment très étrange, c'était les mouettes qui avaient suivi les petits garçons. On dirait qu'elles avaient compris le message. Elles suivaient les enfants dans leur course.

Arrivés sur la plage, les enfants étaient abasourdis. Ils n'étaient pas prêts à oublier ce drame. Cette scène atroce qui prive l'homme de toutes ses qualités de créature intelligente et sage. Les enfants criaient « injustice ! ». Ils trouvèrent le conteur par terre. Il était sale, jamais personne ne l'avait vu aussi crasseux. Ils comprirent aussitôt que c'était lui qui avait traîné les montagnes de déchets hors de la ville. Ils débarrassèrent la place des déchets qui entouraient le pauvre homme.

Cela faisait un immense plaisir au Sergent Slimane. C'était la première fois de toute sa vie qu'il percevait ce sentiment de soutien, d'attachement et d'amour. Il n'était pas seul. Il avait une grande famille. Une chaleur lui traversa le corps, lui monta au visage. Il faisait le rude soldat. Il était fier.

Au fond de lui, il savait ce que réclamaient les petits, une histoire. Il se releva, se dressa et parla comme un héros :

– Moi, mes chers enfants, je ne suis qu'un arbre sans racines. Un arbre sans ombre, ni feuilles ni fruits. Mon passé ne saura alimenter une seule page du grand livre de l'histoire des hommes. L'unique bonne chose que je porte au fond de moi, c'est l'amour de cette terre et le respect de sa nature et de ses oiseaux. Apprenez à les aimer, ils vous aimeront à leur tour. Moi, je ne suis qu'un être sans nom ni identité. C'est à vous maintenant de prendre la relève. A vous maintenant de défendre votre avenir. Cette terre est votre avenir. Prenez soin d'elle.

Il se tut. Il avait le visage tout suintant de larmes. Les enfants aussi pleuraient sans trop comprendre ce qu'il disait. La plage regorgeait de gens qui étaient sous l'effet de choc. Celui qu'ils avaient considéré comme déraisonnable, fou et insensé, paraissait ce jour-là comme l'homme le plus sage de toute la ville. Les mouettes, elles, formaient un énorme nuage au dessus de sa tête. Une armée bardée qui se préparait à l'assaut.

Il commençait à se faire tard. La ville était déserte. Plus aucun enfant ne jouait dans la rue. Ils étaient tous avec le conteur de Mogador. Celui qui n'avait pas seulement charmé les mouettes mais aussi les petits et les grands. Les parents venaient récupérer leurs enfants. Ils les arrachaient du sol. Ils les déracinaient comme des arbres vieux de cent ans.

Les grands avaient honte de ne rien pouvoir faire, partaient la tête basse. Ils portaient au fond d'eux ce sentiment de culpabilité et de lâcheté. Les petits, contrariés, étaient obligés de partir. Seules les mouettes restaient fidèles au Sergent Slimane.

Il resta à sa place, immobile, regardant avec fierté partir les enfants les uns après les autres, tel un roi saluant ses soldats qui cheminaient vers des champs de bataille.

La nuit tomba. Il resta tout seul. Il avait froid et faim. Une brume humide montait de la mer et lui mouillait moustache et cheveux.

Cette nuit il était le convive d'honneur des mouettes. Elles s'occuperaient de lui comme il l'avait tant fait pour elles. Elles au moins n'étaient pas ingrates. Elles se posaient sur son corps de façon à le couvrir tout entier. Elles l'avaient vêtu de leurs plumes pour le réchauffer. Il passa une des mille et une nuits dans un lit de sultan fait de plumes de mouettes.

Mais au petit matin, les mouettes se décollaient du corps du Sergent Slimane. Elles se lançaient dans toutes les directions, telle une armée déchaînée, surprise par les avions de l'ennemi une nuit de trêve. Le Sergent Slimane ne parlait plus, ne bougeait plus, il n'était plus qu'un corps sans âme. Il était pâle, et ses yeux restaient ouverts. Il était mort en héros dans un champ de bataille comme il l'avait toujours souhaité.

Les mouettes hurlaient. C'était un cri de deuil.

Avez-vous jamais vu des oiseaux en deuil ?

Toute la ville fut réveillée par ces cris inhabituels des mouettes. Les enfants sortaient de tous les coins et prenaient la même direction, la plage. Certains avec leurs pyjamas, d'autres pieds nus. Sans même se laver le visage, sans même prendre le petit déjeuner.

Ils allaient voir le conteur des mouettes, lui rendre un dernier hommage.

Le Sergent Slimane avait droit à des funérailles dignes d'un monument vivant qu'il fallait sauvegarder. Hélas, la sagesse ne nous parvient que tardivement.

Le discours de la veille avait éveillé les esprits. Et les enfants, plus que les adultes, avaient digéré le message. La terre, l'eau sont des dons de Dieu. La mer, les oiseaux, la beauté, l'amour de ce qui nous entoure sont des dons de Dieu. La nature est un héritage de toute l'humanité. C'est le témoin de notre passage sur cette terre. Il a fallu des siècles et des siècles pour que l'homme goûte à la saveur de la vie, de la liberté, de la quiétude ; le voilà maintenant le plus grand démolisseur de son environnement. La science qui était autrefois une arme avec laquelle il avait combattu épidémies et maladies, la science grâce à laquelle l'homme est monté sur la lune, est devenue maître de tous les temps. Cette même science est devenue le moyen le plus efficace de sa propre destruction. Seuls les petits avaient compris le message. En mémoire du Sergent Slimane ils décidèrent de s'occuper de la propreté de la plage et de toute la ville.

En une journée le sable redevenait comme avant, propre et doré. Même les mouettes avaient participé à ce chantier. Elles s'étaient chargées des insectes qui envahissaient la ville.

Avec un peu de bonne volonté on pourrait changer le monde. On pourrait sauver le monde.

Apprenez à ces enfants à vivre et donnez-leur les outils nécessaires et ils ne vous décevront pas. Ils ne sont pas nés rien que pour subir la brutalité des adultes. Essayez de voir le monde à travers leurs yeux, vous verrez qu'il est plus beau.

Et si un jour vous passez par Mogador, cette ville de rêve, offrez-vous le plaisir d'assister la nuit à un congrès d'oiseaux sur la prodigieuse plage de la ville la plus propre du Maroc. La ville d'Essaouira.

Les mouettes, elles, se rappellent toujours du conteur de Mogador.

Essaouira, juillet 2005